

Pâle, d'apparence chétive, c'était un de ces enfants du siège, c'est-à-dire de la faim, de la terreur et de la souffrance. Il s'appelait Émile ; le père était indifférent, la mère chrétienne, tous les deux honnêtes, laborieux, mais malheureux. La guerre et la Commune avaient changé leur aisance en misère. Faut de ressources, ils avaient mis leur garçon à l'école laïque, les Frères, dans ce quartier, ne pouvant se passer de rétribution scolaire. L'enfant, docile et intelligent, apprenait bien et était fort aimé de ses camarades.

À l'aspect du crucifix brisé, il s'arrêta court, demeura un moment immobile, pâlit, rougit, balbutia quelques mots qui ne purent sortir de ses lèvres tremblantes ; puis, tout à coup, tournant le dos à l'école, il s'élança dans la rue et arriva chez lui, les poings fermés, rouge de chaleur et de colère, les yeux jetant les larmes et des éclairs. Le père raccommoait de vieilles chaussures, la mère faisait le ménage.

—Je ne veux plus aller à l'école, s'écria l'enfant sans reprendre haleine... Ils ont décroché les crucifix des classes...

Et se jetant au cou de sa mère :

—N'est-ce pas, maman, que tu ne me renverras plus chez ce méchant homme ?

En l'entendant, le père avait levé la tête, et, le sourcil froncé, il grommela entre ses dents serrées, mais il ne répondit pas à l'enfant et reprit son travail.

La mère joignit les mains, et pressant son fils contre elle comme pour le défendre, elle dit, se parlant à elle-même :

—C'est trop ! après le siège, après les Prussiens et la Commune, après la ruine et la misère, il faudra encore qu'ils nous volent l'âme de nos enfants ! Je leur ai arraché des mains mon homme qu'ils entraînaient de force aux barricades,

Puis, interpellant brusquement son mari :

—Parle donc, toi ! Pourquoi ne dis-tu rien ? Est-ce qu'il n'a pas raison, le petit ?

Le mari haussa les épaules, et renfonçant son émotion :

—Tout ça, c'est des paroles perdues. Le petit n'ira pas mendier ; il faut qu'il apprenne, et puisque nous n'avons pas le moyen de l'envoyer chez les Frères, il retournera à son école, et tout de suite. Les pauvres sont des pauvres, comme les gredins sont des gredins. Tu entends, Émile, prends tes livres, file droit vers ta classe, et plus de pleurnichage. J'ai assez d'embêtement comme ça.

La mère se tut, embrassa son garçon qui ne pleurait plus et le poussa doucement vers la porte avec ces douces paroles :

—Il faut obéir au père ; courage, mon Émile, le bon Dieu t'aidera.